

## Comptes rendus bibliographiques

C. FARIZY, F. DAVID, J. JAUBERT et V. EISENMANN, M. GIRARD, R. GRÜN, V. KRIER, J. LECLERC, J.-C. MISKOVSKY, R. SIMONNET. *Hommes et bisons du Paléolithique moyen à Mauran (Haute-Garonne)*. Paris, CNRS Editions, 1994 (XXX<sup>e</sup> supplément à «Gallia Préhistoire»), 269 p., 129 fig.

Cette monographie est une contribution collective de divers chercheurs aboutissant à l'interprétation du gisement moustérien de Mauran. Celui-ci est installé sur la rive droite de la Garonne et est situé géographiquement à la limite entre le Bassin aquitain et les Pyrénées.

Ce gisement de plein air, riche en vestiges, a été fouillé sur quelque 25 m<sup>2</sup> seulement, vu la densité des artefacts, entre 1974 et 1981. Le gisement, qui a été ensuite sondé par tranchées exploratrices, s'étendrait sur plus de 1.000 m<sup>2</sup> avec trois niveaux archéologiques. Il s'agit d'un site d'abattage et de dépeçage à occupation discontinue de longue durée, au moment d'un épisode froid à caractère steppique, situé chronologiquement entre 35.000 et 45.000 ans par datation ESR.

L'ouvrage débute par une présentation et une analyse du contexte avant celles des données archéologiques proprement dites. L'environnement, plutôt steppique froid, est précisé par un ensemble de données provenant de l'étude de la stratigraphie des sédiments et de l'analyse pollinique. La faune récoltée démontre que les restes de bisons représentent plus de 98% de celle-ci, le reste étant du cheval. Les vestiges osseux de ce dernier appartiendraient à un stade de transition entre *Equus taubachensis* et *Equus germanicus*. Malgré un matériel détérioré étant donné les conditions du gisement (installation de plein air), Francine David daterait métriquement cet ensemble du Würm ancien ou Weichselien.

Après un long chapitre relatif à l'étude détaillée des vestiges lithiques par type de matériau, Jacques Jaubert dégage quatre grandes chaînes opératoires. La première consiste à récolter des galets entiers et à les utiliser notamment comme percuteur; la seconde à transformer ceux-ci en galets aménagés, c'est-à-dire des outils lourds munis d'un tranchant. La troisième chaîne mise en évidence cherche à obtenir, par un débitage centripète, des éclats, utilisés bruts de débitage, tandis que la dernière s'attache à fabriquer des

outils en silex, surtout des pièces encochées ou des denticulés. L'industrie lithique de Mauran, réalisée essentiellement en quartzite et en silex se caractérise par un approvisionnement local en matière première et se distingue par la pauvreté de l'outillage de qualité. A regretter les photos noir et blanc du matériel lithique qui auraient pu être plus contrastées et qui auraient pu joindre l'esthétique (meilleur cadrage avec l'échelle) au technique (support discret plutôt que les doigts). En conclusion, il semble bien que Mauran soit rattaché à un faciès moustérien à denticulés avec galets aménagés, économiquement liés à la consommation de bisons.

Les carcasses de bisons (une centaine) ont été découpées pour en prélever essentiellement la viande et en partie la moëlle. Il n'y a quasi pas de traces de découpe au silex mais cette absence est peut-être liée à la corrosion des surfaces du matériel osseux.

Enfin, il y aurait sur l'aire décapée, les vestiges d'un foyer sous la forme d'un petit amas charbonneux.

Les auteurs arrivent finalement à la conclusion qu'à Mauran le campement fut habité de façon saisonnière, à la fin de l'été ou au début de l'automne, pendant un à deux mois, par un groupe d'une trentaine d'individus. Les informations récoltées sur quelque 25 m<sup>2</sup> laissent supposer un potentiel archéologique énorme de données à explorer sur l'ensemble du gisement, estimé à 1.000 m<sup>2</sup>. Il restera, comme C. Farizy le souligne dans les conclusions sur le fonctionnement du site, à distinguer éventuellement entre un lieu d'abattage, de charognage ou de boucherie...

En somme, cet ouvrage scientifique est clair et précis. Après l'énoncé des faits, les auteurs présentent leurs résultats sans oublier de souligner à chaque fois que les conclusions sont à mettre au conditionnel étant donné que 2% du site ont été entièrement fouillés ! En plus, ce site et l'étude qui s'y rattache a le mérite de considérer sous un jour différent le faciès moustérien à denticulés qui serait, dans la région, un faciès économiquement lié à la chasse aux gros ruminants.

P.-Y. DEMARS et P. LAURENT. *Types d'outils lithiques du Paléolithique supérieur en Europe*. Paris, Presses du C.N.R.S., 1992, 178 p., 63 fig.

Le petit ouvrage de P.-Y. Demars, paru antérieurement dans les «Cahiers du Quaternaire» (vol. n° 7), trouve son origine dans un cours destiné aux étudiants. Il s'articule en cinq parties principales abordant chacune, avec beaucoup de rigueur, un point précis de l'approche typologique. La première partie, consacrée à la définition des types et de la typologie pose la question de l'objectivité : *n'est-elle qu'un placage artificiel sur un ensemble d'objets non structuré ?* (p. 15). Il ne fait, en effet, aucun doute qu'avec l'apparition de l'outil en pierre taillée, on relève de façon étonnamment systématique l'existence de stéréotypes formels. Il ne faut pourtant se faire aucune illusion, l'homme du Paléolithique n'a pas cherché la constance formelle, il s'est attaché à réaliser un instrument fonctionnel en s'adaptant — et les exemples sont nombreux qui en attestent dans l'ouvrage — aux contraintes physiques de la matière et aux impératifs du milieu. Or, il importe de ne pas perdre de vue la non adéquation entre le type et la fonction. Comme l'auteur le rappelle : en typologie, outil signifie *objet retouché* (p. 16). L'analyse typologique s'appuie donc sur des critères morphologiques et technologiques, sans préjuger de la dimension fonctionnelle. A cet égard, la question de l'objectivité qui a tellement agité les préhistoriens constitue peut-être un faux problème : le repérage de caractères objectifs comme les rapports entre la longueur et la largeur d'une pièce ou la distribution de la retouche est inséparable d'une irréductible subjectivité puisqu'aussi bien c'est le préhistorien lui-même qui dégage les critères pertinents. Les méthodes d'analyses statistiques de plus en plus sophistiquées, comme celle de Djindjan (1989, 1991), par exemple, laissent apparaître le danger que pourrait causer cette quête effrénée d'une objectivité que l'on n'atteindra pas : la perte d'une maniabilité qui constitue le réel intérêt de toute typologie. L'acte archéologique réclame un outil pragmatique, seul moyen susceptible de répondre aux *desiderata* de la recherche actuelle, à savoir la nécessité de traiter rapidement et efficacement une information que l'on veut de plus en plus exhaustive. Cette valeur pragmatique de la typologie est d'ailleurs coextensive d'une *praxis*. Au-delà des caractères purement formels, le préhistorien perçoit des «styles» industriels. Cette notion, quoique peu objective — et donc difficilement formalisable —, rend cependant d'incalculables services, même si elle ne peut être communiquée aisément. Comme le signale De-

mars, les préhistoriens tentent de communiquer cette impression à l'aide de longues descriptions et des dessins d'objets; mais cela reste insuffisant (p. 21).

Après un chapitre consacré aux techniques de taille — complément indispensable pour la compréhension des instruments lithiques —, l'auteur aborde le classement des types proprement dit. Les différents types sont distribués en deux classes : les pièces à morphologie partielle et les pièces à morphologie globale. La première intègre la catégorie générale des grattoirs, des burins et des pièces diverses telles que les lames retouchées, les racloirs, les perçoirs, les couteaux de Kostienki, etc; la seconde regroupe les pièces à dos, les pièces foliacées et les pièces à soie. Cinquante-huit types caractéristiques du Paléolithique supérieur européen, avec leurs variantes principales, sont ainsi rassemblés dans un glossaire dont il faut souligner la qualité de l'illustration due à la plume experte de Pierre Laurent. Les types comportent presque tous six rubriques qui précisent leur définitions, un bref historique, les diverses variétés typologiques susceptibles d'être rencontrées, les caractéristiques morphologiques et leurs variantes éventuelles, des appréciations concernant leur fonction lorsque l'on en possède, des observations complémentaires et, surtout, une analyse de leur répartition. Il faut d'ailleurs souligner la présence d'une carte d'Europe, pour la plupart des types, sur laquelle se trouvent localisés les gisements dans lesquels on les a découverts. Ces cartes, bien utiles, soulèvent, à vrai dire, un autre problème afférent à la typologie. Certains types, qui ont une valeur régionale, côtoient des types dont la distribution englobe des parties entières du territoire européen. Ainsi le grattoir Caminade de l'Aurignacien évolué, la pièce de la Bertonne du Magdalénien ancien ou la pointe de Malaurie du Magdalénien final et de l'Azilien sont-elles limitées à la Dordogne ou, au mieux, à l'Aquitaine ou encore la pointe de Tel'manskaya du Gravettien oriental évolué est-elle connue presque uniquement à Kostienki 8, tandis que le grattoir unguiforme apparaît dans les industries tardiglaciaires d'Europe (Hambourgien, Tjongérien, Epigravettien, etc.), le couteau de Kostienki est présent dans les industries pavloviennes et gravettiennes évoluées depuis l'Aquitaine jusqu'en ancienne U.R.S.S. et la pointe de la Gravette est abondante dans les industries gravettiennes de l'Espagne jusqu'au Dniepr et du nord de la France jusqu'au sud de l'Italie. L'inégalité de la distribution de ces deux catégories souligne la difficulté qu'il y a à utiliser les types pour en tirer des informations à valeur culturelle : si sa répartition est trop large, le type se dilue dans un espace distendu et il ne

peut plus guère servir à délimiter des groupes circonscrits, si, au contraire, la répartition est trop restreinte, il ne renseigne pas sur les limites géographiques du groupe qui l'a produit. Enfin, à un moment où l'on s'attache tant à la reconstitution des chaînes opératoires, le type se donne comme un produit fini — et incomplet — qui ne témoigne d'aucune historicité. Il peut donc apparaître comme un outil de travail fort «statique» pour répondre aux besoins actuels de la recherche en préhistoire paléolithique, davantage orientée vers la compréhension des processus dynamiques. Ces remarques ne doivent pourtant pas nous conduire à exclure la typologie dans son principe; ne l'oublions pas, c'est grâce à elle que les diverses séquences chronologiques au départ desquelles nous travaillons aujourd'hui ont pu être précisées. C'est pourquoi l'ouvrage de Demars et Laurent demeure un outil de travail précieux et indispensable.

La dernière partie fournit précisément un exemple de séquence chronologique en s'appuyant sur le classement des industries lithiques du Paléolithique supérieur en Aquitaine. Ce chapitre ne présente rien de nouveau sur le sujet, mais il fait oeuvre utile en rassemblant les données éparses qui figurent dans les nombreux travaux spécialisés de ces trois dernières décennies. La séquence débute avec le Châtelperronien, subdivisé en quatre stades (archaïque, ancien, évolué et à caractères régressifs); elle se poursuit avec l'Aurignacien ancien (ancien Aurignacien I de Peyrony, subdivisé en Aurignacien 0, Aurignacien I de type Castanet et Aurignacien I de type Ferrassie) et l'Aurignacien évolué (comprenant les stades II à IV de Peyrony, le stade II étant lui-même subdivisé en 2 stades); puis, avec le Gravettien subdivisé en trois stades (ancien, moyen et récent, encore subdivisés chacun en deux stades). La séquence continue avec un faciès de transition: l'Aurignacien V; elle débouche ensuite sur le Solutréen subdivisé en cinq étages (Protosolutréen, inférieur, moyen, supérieur et final) et se termine avec le Magdalénien (inférieur, moyen et récent, encore subdivisés en trois stades pour le premier et en deux stades pour les deux derniers) et l'Azilien qui constitue le faciès de transition entre le Paléolithique et le Mésolithique. Cette classification appelle une dernière remarque méthodologique. Chacun des stades a été défini, comme il se doit, sur la base de types industriels lithiques précis — les «fossiles directeurs» — mais aussi sur les proportions de types dans les divers assemblages industriels. Les différents faciès ainsi déterminés présentent, en fait, une extension géographique

inégal: le Châtelperronien est connu dans le sud-ouest français et dans le nord de l'Espagne, l'Aurignacien ancien — au sens large — est présent, de même d'ailleurs que le Gravettien, en Europe occidentale et méridionale, sinon dans l'Europe toute entière, à l'inverse de cet énigmatique Aurignacien V, connu seulement dans quelques gisements de Dordogne et de Corrèze. Enfin, le Solutréen se limite à la France et au nord de l'Espagne, tout comme le Magdalénien qui fait en plus, quant à lui, de timides incursions jusqu'en Europe centrale (Magdalénien à navettes, par exemple). Or, cette extension géographique des faciès n'a pu se faire qu'en intégrant des variantes typologiques. Les comparaisons typologiques sont possibles grâce à l'intégration de variantes au sein d'un même type, ou, si l'on préfère, elles s'établissent sur la base d'un style commun ou d'une allure générale similaire et de différences formelles que l'on déclare non significatives. Le problème touche, on l'aura compris, la validité de la typologie pour l'analyse paléogéographique. Faute de critères de comparaison rigoureux, la portée des analyses typologiques est essentiellement régionale et les auteurs qui se sont attachés à appliquer la «méthode Bordes» ne s'y sont pas trompés, la multiplicité des listes-types en témoigne: *chaque liste-type doit tenir compte de la province préhistorique à laquelle elle s'applique et de la période qu'elle y veut embrasser* (Tixier, 1967: 782). C'est en partie pour réagir à cette limitation régionale de la typologie, que Laplace-Jauretche (1957) a voulu poser une typologie analytique susceptible de pouvoir traiter n'importe quelle industrie lithique. Mais, cette visée universalisante se paie par une manipulation de plus en plus complexe. Michel Livache (1989: 30) l'a rappelé: *en 1972, la grille des ordres de retouches compte six catégories, celle des groupes typologiques 16 catégories et celle des «types primaires» 143 catégories. Ces grilles sont l'usage commun des préhistoriens qui utilisent la typologie analytique.*

Traditionnellement, la typologie est un outil destiné à l'interprétation diachronique. Or, ces dernières décennies ont accusé un changement d'optique fondamental dans l'orientation des recherches qui se marque par la volonté de mieux cerner les groupes culturels — elles sont donc davantage orientées vers une interprétation synchronique des données archéologiques (Groenen, 1994: 125-151). Il n'est nullement nécessaire de bannir — comme certains ont voulu le faire un peu rapidement ces derniers temps — la typologie, mais peut-être s'agira-t-il de forger un outil de travail plus adéquat aux intérêts actuels de la préhistoire paléolithique; l'auteur lui-même, en tous cas, nous y sensibilise: *la typologie ne pourra*

conserver sa pleine efficacité qu'en intégrant les nouvelles approches de l'outillage lithique. Ce qui suppose une démarche intelligente qui interprète une forme en fonction de nombreux facteurs plutôt qu'un classement automatique basé sur l'analyse de forme (p. 21).

### Bibliographie

- DJINDJAN, F., 1989. *La structuration des ensembles industriels*. In : J.-P. Mohen (éd.) : *Le temps de la préhistoire*. Paris, Société préhistorique française et Ed. Archéologia, 1 : 77-79.
- DJINDJAN, F., 1991. *Manuel d'archéologie*. Paris, Mémoires de la Société préhistorique française.
- GROENEN, M., 1994. *Pour une histoire de la préhistoire. Le Paléolithique*. Grenoble, Jérôme Millon, (Coll. «L'Homme des origines»), 603 p.
- LAPLACE-JAURETTE, G., 1957. Typologie analytique. Application d'une nouvelle méthode d'étude des formes et de structures aux industries à lames et lamelles. *Quaternaria*, 4 : 133-164, 7 fig.
- LIVACHE, M., 1989. La typologie analytique : une dialectique. In : J.-P. Mohen (éd.) : *Le temps de la préhistoire*. Paris, Société préhistorique française et Ed. Archéologia, 1 : 30.
- TIXIER, J., 1967. Procédés d'analyse et questions de terminologie concernant l'étude des ensembles industriels du Paléolithique récent et de l'Épipaléolithique dans l'Afrique du nord-ouest. In : W.W. Bishop & J.D. Clark (éd.) : *Background to Evolution in Africa*. Chicago-London, The University of Chicago Press : 771-812.

Marc GROENEN

J.-P. DUHARD. *Réalisme de l'image féminine paléolithique*. Paris, C.N.R.S, 1993, 242 pp., LIX pll., préface de H. Delporte, postface de D. de Sonneville-Bordes («Cahiers du Quaternaire», n° 19).

L'ouvrage de J.-P. Duhard sur le réalisme de l'image féminine au Paléolithique est le fruit d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Bordeaux I, en 1989. Il s'articule en trois parties consacrées successivement à la présentation des données anatomiques et physiologiques du corps féminin, à un corpus des représentations féminines découvertes dans l'art mobilier et pariétal et, enfin, au réalisme des figurations féminines. L'auteur possède la double formation de gynécologue et de préhistorien : c'est dire que la rigueur des informations le dispute à la fois à une expérience et à une connaissance objective précieuse. Le corpus comprend 129 représentations paléolithiques parmi lesquelles on dénombre 24 figurations gravettiennes et 105 magdaléniennes. L'auteur ne s'est d'ailleurs pas limité à un travail de compilation, les oeuvres ont été vues et analysées. En outre, le catalogue s'enrichit de quelques figurations nouvelles; plusieurs d'entre elles résultent d'une réinterprétation de l'auteur (Brassempouy, Gourdan, Mas d'Azil, ...), quelques-unes ont été découvertes par lui (La Magdeleine, Comarque et Bedeilhac). A côté de ce travail de terrain, Duhard fournit des renseigne-

ments descriptifs et techniques précieux témoignant à suffisance de l'effort compilatoire réalisé; à cet égard, on regrettera peut-être une certaine négligence dans l'approche historiographique. Il n'est, par exemple, pratiquement jamais fait état des conditions de découvertes; on chercherait, de même, en vain des précisions sur la situation des gisements ou un examen critique des données topographiques — dont on a pu mesurer l'importance pour les statuettes féminines de l'ancienne Union soviétique (Delporte, 1993 : 157-204; Abramova, 1995) — et stratigraphiques. Enfin, nous aurions voulu voir figurer certaines justifications complémentaires. L'auteur signale, à propos des statuettes de Grimaldi et en se référant à Delporte, qu'elles paraissent à la fois authentiques et gravettiennes, bien que des faux semblent avoir été fabriqués (p. 41). La présence de faux — et c'est particulièrement le cas pour certaines représentations de Grimaldi («l'Hermaprodite», «la figurine à double face») — est évidemment susceptible d'altérer les conclusions que l'on tire de son objet d'étude; il aurait donc été utile de développer, pour chacune des représentations, une analyse critique de leur authenticité.

La troisième partie de l'ouvrage, consacrée au réalisme des figurations féminines, présente le développement de l'idée qui sous-tend le travail. On le sait, les représentations féminines ont, très rapidement, retenu l'attention des préhistoriens.

Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Edouard Dupont, Edouard Piette, Paul de Vibraye, l'abbé Landesque et Salomon Reinach révèlent les premières «statuettes de femme» que l'on va bientôt dénommer les «Vénus paléolithiques». Certaines d'entre elles présentent des caractères féminins accusés. A ce moment, l'interprétation qui prévaut pour justifier la présence d'oeuvres d'art mobilières est celle de «l'art pour l'art» : les sauvages de ces lointaines époques sont censés avoir copié la nature pour tromper l'ennui auquel leur inactivité ne pouvait que les destiner. Ces «naturels» sont dotés d'un esprit borné; il est alors impensable de leur accorder un quelconque sens de l'abstraction et leur sens esthétique inné n'a pu s'exercer qu'en recopiant fidèlement ce qu'il voyaient. L'art de ces peuplades doit donc forcément avoir été réaliste, et l'on sait à quel point Piette se servira des caractéristiques morphologiques de ces statuettes pour tirer des indications sur les races primitives. D'autres systèmes interprétatifs vont jaloner ensuite les études consacrées à l'art préhistorique (Groenen *in* Leroi-Gourhan, 1992), sans abandonner tout à fait la notion de réalisme. C'est précisément cette notion qui constitue le point focal de la thèse de Duhard. S'il est vrai, pour l'auteur, que le réalisme anatomique de détail se vérifie fréquemment, il n'en reste pas moins que *concernant la femme, dont la morphologie est conditionnée par ses fonctions physiologiques (de partenaire sexuelle, de génitrice et de nourrice) l'artiste va montrer des aspects du corps qui permettront soit de l'identifier comme humain féminin, soit de la reconnaître dans ses fonctions : c'est ce que nous appelons le réalisme physiologique* (p. 155). Il est assuré, en effet, que des détails morphologiques comme l'abdomen gonflé, la ptose des seins ou la vulve béante et ramenée vers l'avant trahissent une histoire fonctionnelle — la gravité, la multiparité ou la parturition —, mais ces conclusions ne sont rendues significatives que par les observations du médecin de la fin du XX<sup>e</sup> siècle qui les a posées. La représentation de certains détails morphologiques par le préhistorique ne garantit en aucune manière que le sens qu'il a donné à ces traits morphologiques était celui que nous leur accordons aujourd'hui. Ceci n'ôte, bien évidemment, rien à la pertinence des observations cliniques du Dr Duhard. En effectuant ce travail, l'auteur a mis sa science médicale à la disposition de l'art préhistorique; il devait donc rester médecin. Mais ses observations ne nous renseignent ni sur l'intention ni sur le sens qui a présidé à la réalisation de ces représenta-

tions féminines. A vrai dire, la thèse du réalisme physiologique ne peut guère servir de canevas général pour rendre compte des différents aspects de la figuration féminine. Dans la préface qu'il a faite de cet ouvrage, Delporte a déjà souligné que l'atrophie fréquente de la tête et des membres ne pouvaient pas traduire *un caractère anatomique ou physiologique* (p. 10). Je voudrais, pour ma part, ajouter deux exemples que le réalisme physiologique ne peut pas expliquer. Le premier concerne le nombre de doigts figurés lorsque la main est représentée : il est habituellement de trois, parfois de quatre et, dans un cas seulement, de cinq (la femme au renne de Laugerie-Basse), les représentations de mains négatives et la main gravée de l'abri Morin étant exclues puisqu'il ne s'agit pas de figurations anthropomorphes. Le second touche les curieuses représentations de femmes-bisons de Pech-Merle et d'un anthropomorphe dont la tête a été remplacée par un objet évoquant un tuyau souple à Pergouset. Tout ceci témoigne à suffisance de ce que le Paléolithique a réorganisé symboliquement l'image en la reconstruisant en fonction d'impératifs qui nous échappent d'ailleurs pour l'essentiel. Comme l'a bien souligné Vialou (1987 : 73) : *la statuaire humaine paléolithique à de rares exceptions près (...) idéalise l'image de la femme en la restructurant symboliquement*. Quoi qu'il en soit, ces remarques n'enlèvent rien à l'originalité de l'ouvrage de Duhard. Plus que jamais, la préhistoire a besoin, pour s'élaborer, de puiser aux sources les plus variées : ce travail apporte, à cet égard, un point de vue nouveau et très utile.

### Bibliographie

- ABRAMOVA, Z., 1995. *L'art paléolithique d'Europe orientale et de Sibérie*. Grenoble, Jérôme Millon, (Coll. «L'Homme des Origines»).
- DELPORTE, H., 1993. *L'image de la femme dans l'art préhistorique*. Paris, Picard, 287 p.
- LEROI-GOURHAN, A., 1992. *L'art pariétal, langage de la préhistoire*. Grenoble, Jérôme Millon, (Coll. «L'Homme des Origines»).
- VIALOU, D., 1987. *L'art des cavernes. Les sanctuaires de la préhistoire*. Monaco, Le Rocher (Coll. «Science et Découvertes»), 117 p.

Francesco D'ERRICO, 1994. *L'art gravé azilien. De la technique à la signification*. XXXI<sup>e</sup> supplément à «Gallia Préhistoire», CNRS Editions, Paris, 329 p.

Analyser les comportements techniques des artistes préhistoriques pour comprendre leurs motivations, leurs filiation culturelle et la signification de leurs oeuvres est un des enjeux les plus fascinants auxquels se trouve confrontée la recherche actuelle sur l'art paléolithique. Dans cette voie, Francesco D'Errico étudie les objets gravés aziliens (11.000-9.000 BP), porteurs de représentations abstraites sur lesquelles les préhistoriens s'interrogent depuis un siècle.

L'étude microscopique de gravures expérimentales fournit un corpus d'indices techniques qui, une fois repérés sur les pièces archéologiques, permettent de reconstituer en détail le comportement des artistes préhistoriques. Un dialogue s'instaure ainsi entre le graveur préhistorique et le scientifique. Chaque pièce archéologique perd son statut d'objet de musée pour re-

devenir un système d'intentions, de choix techniques et de gestes étudiés dans leur déroulement dans le temps. Ainsi peut être établie l'orientation selon laquelle l'artiste lisait les gravures. Le problème de la latéralité des graveurs peut être également discuté mais, surtout, certaines hypothèses sur la signification des oeuvres sont rejetées; d'autres, plus probables, supportées par de nouveaux résultats. L'évolution des modes d'expression des populations européennes à la charnière glaciaire/postglaciaire peut être approchée de manière originale, en recherchant les archétypes figuratifs qui seraient à la base de l'apparente abstraction azilienne.

L'approche expérimentale et la riche iconographie font de cet ouvrage un outil de consultation indispensable à tous ceux qui sont tentés par l'étude de l'art préhistorique. Avec lui, l'étude technique de l'art mobilier devient une discipline à part entière des sciences préhistoriques, capable de définir ses méthodes et de vérifier ses résultats.

Presses du CNRS

CROGNIER, E., 1994. *L'écologie humaine*. Paris, Presses Universitaires de France, Collection «Que sais-je?», n° 1607, 127 p.

Fille de l'écologie, voire de l'anthropologie, l'écologie humaine emprunte ses concepts aux sciences de la nature et est loin d'être un parent pauvre. Elle attribue une importance déterminante aux contextes culturels et sociaux.

L'auteur n'hésite pas à donner à la discipline une définition particulièrement large. Est-ce présomptueux? Citons-le: «*L'écologie humaine est la part de l'écologie qui envisage les relations des êtres humains avec leur environnement naturel ou édifié, qu'il s'agisse des influences qu'ils subissent de la part du milieu inerte qui les entoure, des transformations qu'ils occasionnent à ce milieu, ou des relations qu'ils échangent avec l'ensemble des créatures animales et végétales qui en sont leurs cohabitants.*»

D'emblée, la démarche intellectuelle nous conduit dans une approche multidisciplinaire, dont l'individu n'est pas l'objet central de l'étude scientifique mais bien les groupes sociaux. Cette interconnexion entre le biologique et le social imprime à l'écologie humaine un domaine d'investigation hybride. Remarquons au passage, qu'il n'a pas fallu attendre l'émergence de l'écologie

humaine, proprement dite, pour que des disciplines telles l'anthropologie, la géographie, la sociologie, les premières parmi les sciences humaines, marquèrent de l'intérêt pour l'étude de la société ou des populations sous l'approche écologique.

Nous rappelant le cadre disciplinaire (chap. 1), l'objet de l'étude, à savoir les populations, les méthodes et les techniques, l'auteur nous conduit dans cette interconnexion entre le biologique et le social au travers de cinq chapitres thématiques qui sont: l'adaptation au climat (chap. II), environnement et nutrition (chap. III), environnement et maladies (chap. IV), environnement et sociétés (chap. V) et finalement l'environnement urbain (chap. VI).

Au travers des différents thèmes abordés, Emile Crognier met en évidence avec beaucoup de pertinence, les «inventions» apportées par les hommes pour s'adapter à leur environnement et simultanément rappelle les contraintes biologiques. Beaucoup de ces «inventions» sont nées dans la nuit des temps.

Face aux changements sociaux et économiques, les solutions adoptées par l'homme ne sont pas toujours des plus heureuses. L'économie agricole de marché, l'urbanisation, nouveau mi-

lieu de vie de l'homme de cette fin du 20<sup>ème</sup> siècle, voire l'environnement probable de la majorité de l'humanité du 21<sup>ème</sup> siècle, dont on n'aperçoit pas toujours les conséquences pour l'organisme humain, posent maintes interrogations. Il est vrai que plus on pousse les études mettant en relation l'être humain avec les éléments de son milieu, plus on perçoit les interactions qui nous lient à la biosphère.

Explorer dans sa totalité ce vaste réseau de relations organiques est une tâche colossale. C'est la mission de l'écologie humaine. L'état d'avancement de nos connaissances ne permet encore que d'esquisser quelques aspects et ce sont les

objectifs que s'est donné l'auteur dans ce petit ouvrage.

Au bilan de cette lecture, Emile Crognier réussit quelque part une prouesse en synthétisant dans des contraintes éditoriales strictes et illustrant avec bonheur — quoique certains exemples auraient gagné à être actualisés — les prémices d'une écologie humaine. On attend des développements plus importants dans un avenir proche.

Yvan LEPAGE